Arizona

My loneliness is so large
It has outgrown me
It walks beside me
A wasteland that keeps in step
Sometimes our shoulders touch
It feels like teeth
Sinking into my flesh
A new and strange stretch of desert
Opens before me.

— Henry Rollins,
See a grown man cry

O highway I travel, do you say to me
"Do not leave me?"
(...)
O public road I say back I am not afraid
to leave you yet I love you
You express me better than I can express myself

— Walt Whitman,
Song of the open road

Vol Lufthansa 427

L'Amérique était proche. Plusieurs dizaines de compagnies pour effectuer le voyage, quelques cacahuètes, des boissons au compte-gouttes, un ou deux repas préemballés et des films dont on ne se rappelait que rarement. On ne risquait plus de mourir du scorbut, ou, arrivé aux limites du monde, de tomber dans le vide. A présent, on caressait les limites de la troposphère en position assise, dans un inconfort constant et le partage imposé d'un espace limité, avec, tout au plus, la crainte diffuse de la thrombose veineuse profonde.

Dans l'avion, Sonny se retrouva assis à quelques rangées derrière deux parents très nerveux à l'idée que leurs enfants dérangent les autres passagers. Les enfants n'avaient apparemment pas l'air intéressé par leurs écrans LCD; les parents étaient contraints de trouver autre chose: ils alternaient donc tentatives de diversion et consignes de silence. La tension imprégnait leurs voix mal contenues et se propageait sous la forme d'un nimbe de vibrations négatives le long de l'habitacle.

De l'autre côté du couloir, un type lisait le Men's Health, édition française, qui contenait un dossier sur «un été intelligent». Il avait une chemise rose pâle parfaitement repassée, un début de calvitie et l'air d'être totalement imperméable à tout ce qui l'entourait. Il mâchait un chewing-gum, lentement, posément, en crispant ses mâchoires toutes les cinq ou six secondes, les yeux fixés avec concentration sur

son enquête. Il regarda soudain sa montre, avant de prendre un paquet bleu et blanc de « nico quelque chose » dans la poche de sa chemise et d'en sortir un nouveau chewing-gum qu'il enfila avec nonchalance entre ses lèvres.

— Je crois que le voyage risque d'être long, dit le voisin de Sonny, alors que l'Atlantique était en vue et que le grondement parental atteignait un nouveau seuil. J'espère que ces mômes vont se calmer.

Sonny approuva de la tête.

— Je déteste les enfants, continua le voisin. Spécialement sur les vols long-courriers. J'ai l'impression que chaque fois que je prends l'avion, je suis assis à proximité d'enfants en bas âge. Je me demande pourquoi des parents s'entêtent à faire des voyages de huit ou dix heures avec des mioches… Des fois, je me dis qu'il y a des parents qui cherchent à se prouver que leur vie n'a pas changé…

— Peut-être, lâcha Sonny.

— Vous avez des enfants ?

Sonny mentit et lui renvoya la question. Le type eut une grimace qui oscillait entre l'écœurement et l'amusement.

— Quand je suis avec une femme, je n'ai pas envie de lui faire des enfants, si vous voyez ce que je veux dire.

Il fit un clin d'œil à Sonny. Les hôtesses passèrent dans les couloirs, distribuant écouteurs et coussins.

— Vous allez où ? demanda le type.

— Los Angeles.

Il hocha la tête et sourit.

— La Californie. La terre des opportunités, du soleil et d'un été qui dure 365 jours par an… Les filles sont trop maquillées et elles ont des seins en baudruche. C'est le paradis du plâtre. Vous avez déjà été en Californie ?

Sonny approuva.

— Alors, vous voyez ce que je veux dire… Je n'aime pas beaucoup les Américaines. Elles sont trop superficielles, trop artificielles. Elles ont une attitude trop ambiguë.

— Par rapport à quoi?

— A beaucoup de choses. A tout. Elles ont tendance à être hypocrites.

Sonny lui demanda qui il préférait, s'il n'aimait pas les Américaines.

— Les Japonaises.

La réponse avait été immédiate et les yeux du voisin avaient pris le départ pour la contemplation de souvenirs immensément soyeux.

— J'apprécie les Japonaises, mais c'est difficile, ajouta-t-il néanmoins après quelques secondes.

Sonny voulut savoir ce qu'il voulait dire par là. Apparemment les Occidentaux n'avaient pas le mode d'emploi complet pour accéder aux tréfonds de l'âme féminine japonaise. Le mâle occidental souffrait d'une déficience de compréhension qui ressemblait fort à une inaptitude fondamentale, une sorte de trou dans la logique.

— Et donc vos rapports avec les Japonaises ont été un peu compliqués…

Le voisin jeta un coup de sonde oculaire droit sur Sonny.

— Elles vous ont déçu? insista Sonny.

— On peut dire ça comme ça, dit le voisin en détournant la tête.

Il s'ensuivit un silence embarrassé. Sonny essaya de rallumer la conversation en posant des questions plus générales sur le Japon. La discussion repartit, un peu branlante, avant de s'étioler définitivement. Le voisin préférait se concentrer sur son écran personnel. Sonny se rabattit sur

l'appareillage audio et ses programmes consensuels aux limites de l'audible.

Derrière le hublot, le ciel était vide. D'en bas, l'avion devait laisser une trace de pneu blanche dans l'azur. Le mouvement des nuages l'attirait. C'était comme une drogue, irrésistible, se faire avaler par les couleurs, se dissoudre dans le bleu, disparaître en rose, crever au cœur du rouge du couchant. Sonny aurait aimé qu'il fasse nuit pour toucher du doigt les étoiles, il aurait voulu se noyer dans le ciel. Il était prêt à se jeter hors de la carlingue, flotter, partir très loin.

A l'approche de Washington, l'avion survola une banlieue qui se déroulait, quartiers pavillonnaires, entrelacs de routes qui n'en finissaient pas, pelouses que l'on devinait manutentionnées avec soin, un endroit sur mesure pour Candice Rotenberg. Le tout formait un dessin général abstrait, une succession de droites, de courbes et de polyèdres qui se propageaient à perte de vue; les plans d'une civilisation qui s'était installée sans qu'on ait vraiment eu le temps de la voir venir et qui avait toutes les caractéristiques d'une évidence incontestable, d'un horizon indépassable. Comment avait-on fait pour vivre pendant tous ces siècles sans arrosage automatique? Comment en était-on arrivé là? Et au fait, où se trouvait-on? C'était à cela qu'aspirait l'humanité: le bien-être individuel tenant à la fois du supermarché de la fuite en avant et de la quête du Grand Au-Delà; une maison avec jacuzzi privatif, des divertissements audio-visuels, des sports à pratiquer intensivement, une consommation compensatoire, une gamme complète de médicaments contre la douleur et tout un Disneyland hormonal de produits destinés à ralentir le temps. Colgate, prozac, autobronzants et une saine vie de famille. A se de-

mander si, à force de vouloir échapper momentanément au stress induit par la survie économique et sociale, on ne visait pas l'utilisation unique du cerveau comme gestion réflexe des fonctions vitales.